



TITLE:

L'hospitalité de Jo Yoshida (In
memoriam Jo Yoshida) --
(Souvenirs)

AUTHOR(S):

SALADO, Régis

CITATION:

SALADO, Régis. L'hospitalité de Jo Yoshida (In memoriam Jo Yoshida) -- (Souvenirs). 仏文
研究 2006, S: 468-472

ISSUE DATE:

2006-06-20

URL:

<https://doi.org/10.14989/138016>

RIGHT:

L'hospitalité de Jo Yoshida

Je serai resté un peu plus de trois semaines à Kyoto ce mois d'avril 2002, accueilli par le département d'études françaises de l'université de Kyoto.

Dans les semaines qui précèdent ce séjour, j'échange un certain nombre de courriers électroniques avec Jo Yoshida. Au début, il s'agit de préciser mon programme de travail à l'université (titre de la conférence, interventions éventuelles en séminaire) et de régler les détails pratiques du voyage et de l'hébergement. A partir de la mi-mars toutefois, mon correspondant me donne des nouvelles régulières de la floraison des cerisiers : *c'est un printemps précoce m'écrit-il, vous arriverez peut-être un tout petit peu tard pour le pic de la floraison mais ce sera encore bien, et vous pourrez voir des arbres tout à fait fleuris dans la campagne au-dessus de Kyoto*. Les derniers messages avant mon départ ont pour unique objet les cerisiers en fleurs.

La rêverie sur les noms est un puissant ressort du désir de voyage. Novosibirsk, Oulan-Bator, aperçus sur l'écran de vol font remonter des bouffées d'enfance. Le nom de Jo Yoshida est paré d'un autre prestige : parmi ceux qui figurent au fronton de ce monument bien français, la pléiade Proust, il brille d'un éclat énigmatique et luxueux. Frappe du prénom, beauté du nom. Parcourant la carte du Japon ou le plan de Kyoto, je rencontre le nom de Yoshida à plusieurs reprises, ici désignant un sanctuaire qui sera bientôt un point de repère familier de mes promenades près de l'université, là aux côtés du mont Fuji que je ne verrai pas. Et puis je rencontre Jo Yoshida lui-même, regard pétillant, sourire presque enfantin, visage rayonnant de force généreuse, de cette générosité qui consiste aussi à ne rien laisser paraître de la souffrance et de la maladie, dont il me parlera avec simplicité quelques jours plus tard.

A plusieurs reprises, que l'on soit convenu de s'y retrouver, ou au hasard d'une rencontre dans les couloirs du département, Jo m'invite à prendre le café dans son bureau. Botticelli, Vermeer, Memling, Gustave Moreau, Monet... les albums d'art disposés sur les rayons de la bibliothèque recomposent un monde familier. Comme je l'interroge sur la faveur dont jouit l'œuvre de Proust auprès des chercheurs et des étudiants japonais, Jo me répond qu'il y a selon lui *des affinités profondes entre le monde de Proust –sa sensibilité au paysage, l'attention portée à la nature notamment– et la culture traditionnelle*

japonaise. *La passion de l'analyse, le déchiffrement vertigineux des signes impressionnent également beaucoup les lecteurs japonais* me dit-il, avant de m'offrir, en s'excusant presque de le faire, plusieurs articles qu'il a consacrés à la réception de Proust au Japon ainsi que le précieux *Index général de la correspondance de Marcel Proust* publié aux Presses de l'Université de Kyoto et auquel il a collaboré.

A la question « comment lit-on Proust au Japon », une autre réponse m'est donnée quelque temps après, dans une conversation que j'ai eue avec Keiichi Tsumori, un étudiant de Jo Yoshida. Il est depuis le premier jour mon guide dans Kyoto, que nous sillonnons de conserve à bicyclette. Ce jour-là nous avons laissé les vélos au bord du chemin de la Philosophie pour aller visiter le Honen-in. Chemin faisant, j'interroge Keiichi sur sa relation avec l'œuvre de Proust qu'il a entrepris de lire en français après avoir dévoré la *Recherche* en japonais. *De la mémoire involontaire me dit-il, je n'ai pas encore fait l'expérience complète, car quand une odeur me ramène à mon enfance par exemple, c'est l'écart entre le passé et le présent qui domine, pas la plénitude du temps retrouvé ; j'en suis au même point que Jean Santeuil avant l'expérience du Lac de Genève où il retrouve la mer.* Et quelques pas plus loin : (...) *je ne pense pas que la vision tragique de l'amour, comme le voit Proust, est la seule possible, même si je ne crois pas que l'amour peut être complètement heureux. Enfin, pour l'amour, je ne suis pas sûr... mais l'analyse de la mondanité est déjà très éclairante pour moi, elle m'aide à mieux comprendre le comportement des gens.* Ces propos, qui ne m'apprennent certes rien de nouveau sur la *Recherche*, me bouleversent. Le dialogue à la fois simple et profond noué avec le livre de Proust par Keiichi, sa volonté d'y découvrir une vérité et d'en retirer des leçons de vie me semblent, dans le moment où j'entends sa parole, d'une parfaite justesse. Et je me dis que celui qui a su transmettre cela est un grand professeur.

Jo Yoshida m'invite par deux fois à prendre la parole dans son séminaire, centré sur les rapports entre littérature et voyage à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème}, avec en point de mire Venise et plus précisément l'épisode vénitien de la *Recherche*. Le premier lundi, le dispositif adopté est le suivant : je prends place sur l'estrade, légèrement excentré, tandis que mon hôte me présente, distribue divers documents puis annonce, en japonais, les axes du

séminaire dont c'est la première séance. La suite consiste en un dialogue entre nous que Jo traduit partiellement pour les étudiants, lesquels, à ma grande surprise, ont l'air de suivre parfaitement ce duo improvisé dont le fil court allègrement du « Voyage » de Baudelaire à celui de Céline, en passant par Segalen, Claudel, Michaux et quelques autres. L'agilité de mon partenaire, sa vivacité, l'aisance avec laquelle il se déplace entre le japonais et le français font merveille et se communiquent. Quelque chose a lieu, dans ce chassé-croisé des voix et des langues, qui nous rapproche. A la suite de ce cours pour moi mémorable, le tutoiement nous vient naturellement. Le lundi suivant, on recommence avec une autre répartition de la parole. J'interviens dans la seconde partie du cours pour commenter le poème « Ode », tiré des *Poésies de A.O. Barnabooth* de Valéry Larbaud auquel j'ai consacré ma conférence plus tôt dans la semaine. Reprenant la parole pour finir, Jo improvise brillamment un parallèle subtil et non dénué d'humour entre les usages ferroviaires chez Proust et chez Larbaud, d'où il ressort que la laitière aperçue par le narrateur entre Paris et Balbec vaut bien les bergers entrevus par A.O. Barnabooth de sa cabine du Nord-Express. Cette seconde séance du séminaire s'achève dans la plus grande gaîté.

Un dimanche, je déjeune en famille chez Jo et Noriko, Lina et Shôta les enfants sont là, qui s'amuse de notre conversation en français. Vers la fin du repas, Jo me parle du lourd traitement qu'il doit suivre, m'explique la longueur des délais d'attente pour les greffes d'organes au Japon, bien supérieure à ce qu'elle est en France. Philosophe, il ne se plaint pas et avance une hypothèse intéressante : *En France, il n'est pas impossible que le christianisme, avec le modèle du sacrifice christique qui est au centre de la liturgie – 'ceci est mon corps' –, favorise le geste du don. Au Japon, nous n'avons rien de tel.* Puis il passe à autre chose avec enjouement et me parle d'un colloque qui doit avoir lieu en fin de semaine, sur le corps. Autre chose ? Pas vraiment, si je repense à certains de ses travaux, et singulièrement à son étude génétique sur la « Maladie et mort de la grand-mère ». Relisant ces « quelques réflexions génétiques », me frappe l'acuité du prélèvement des citations opéré par Jo, citations assorties d'un commentaire toujours bref et qui va à l'essentiel. Dans l'après-coup de cette relecture, je comprends mieux la résonance particulière que pouvait avoir pour lui tel passage du texte proustien :

« L'épisode s'ouvre sur une tentative de définition du corps malade. '*C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre : notre corps.*' (II, 594). Vie symbiotique certes, mais nous sommes plus ou moins esclaves de ce parasite. Car selon lui '*demander pitié à notre corps, c'est discourir devant une pieuvre, pour qui nos paroles ne peuvent pas avoir plus de sens que le bruit de l'eau, et avec laquelle nous serions épouvantés d'être condamnés à vivre.*' Un être d'un règne différent, avec qui nous n'avons aucun moyen de communication possible. Telle est la manifestation de notre corps malade selon l'agnosticisme quelque peu pessimiste de notre écrivain. »¹

Un peu plus loin dans l'étude, on peut lire ce commentaire à propos des « ballons d'oxygène » requis par le médecin pour alléger la douleur de la grand-mère à l'agonie :

« Qui aurait pu concevoir, avant Proust, tout un passage poétique sur le rythme de la respiration assurée par cette invention moderne ? Les ballons d'oxygène, forme primitive du respirateur, servent sinon à déjouer, du moins à retarder la mort. Ils sont chargés d'une signification particulière chez Proust : aux yeux des asthmatiques, la dyspnée ou la suffocation constitue la souffrance suprême de la crise. »²

Par l'attention portée aux états du corps et aux effets proprement littéraires qu'en tire Proust, Jo Yoshida donne ici un modèle de lecture sobre et sensible, à la mesure exacte de l'écriture de la *Recherche*.

Le samedi soir précédant mon départ, Jo et Noriko nous invitent à dîner, Teresa (qui m'a rejoint à Kyoto) et moi. Repas de fête : champagne, dorade et saumon crus aux herbes, tartes salées maison, porc à l'orange, pâtisseries variées et, *last but not least*, les fruits savoureux qui ont fait mes délices tout au long de ces jours heureux à Kyoto. Sur le seuil en me raccompagnant, Jo me reparle des cerisiers et de l'aura singulière de ces fleurs tournées vers le sol mais qu'on regarde les yeux levés au ciel...

A chacun de ses séjours parisiens, Jo Yoshida nous fera l'amitié d'un moment partagé. En rédigeant ces quelques lignes alors qu'est de retour le

temps des cerisiers en fleurs, je pense à lui avec reconnaissance.

Notes

1. Jo Yoshida, « Maladie et mort de la grand-mère – Quelques réflexions génétiques », in *La Revue des Lettres modernes, Marcel Proust* 3, « Nouvelles directions de la recherche proustienne 2 », textes réunis et présentés par Bernard Brun, Paris, Lettres modernes Minard, 2001, alinéa « La découverte du corps-pieuvre », p.78.
2. *Ibidem*, alinéa « Les ballons d'oxygène », p. 84.

Cette évocation a été rédigée à partir de notes prises lors de mon séjour à Kyoto en avril 2002.

Régis SALADO
Université Paris 7 – Denis Diderot